

renaissance des cités d'Europe présente

[patrimoine spirituel]

nuit du patrimoine

le 20 septembre 2003

Saint-Jean-Pied-de-Port

Bordeaux, le 20 septembre 2003

Editorial

Chaque année la Nuit du Patrimoine tisse davantage les liens entre les habitants et leur cité. Elle accompagne aussi bien des actions municipales que le travail au petit point réalisé quotidiennement par chacun pour permettre un mieux vivre dans la cité. Grâce au thème national des journées du patrimoine, ont été évoqués le long des parcours nocturnes magiques des nuits du patrimoine tour à tour, la citoyenneté, le territoire, les associations, le patrimoine du XXème siècle...

Quelle que soit la spécificité du thème ou la singularité d'une nuit du patrimoine toujours propre au lieu où elle se déroule, ceux qui y ont participé peuvent témoigner de l'alchimie étrange qui se dégage de ce rassemblement populaire du troisième samedi de septembre. Tous, à cet égard, les reportages photographiques sont révélateurs, paraissent assister à la même communion, avec leur écoute et leur regard attentifs. C'est donc opportunément que le ministre de la culture a souhaité pour 2003 mettre l'accent sur le patrimoine spirituel. Il semble en effet que le sentiment de partage des valeurs communes qui s'expriment lors de la nuit du patrimoine soit bien de l'ordre du spirituel. C'est dans l'immatériel que se constitue la source d'une identité profonde ancrée dans l'histoire. Aussi cette année, la nuit du patrimoine va-t-elle mettre en valeur le patrimoine spirituel inséparable des lieux et des hommes qui y habitent, décrypter, lors des escales des parcours nocturnes qui le suggéreront, les traces de l'esprit et de l'âme.

Anne-Marie Civilise
Présidente



Programme

Parcours animé par:

la Banda Donibandarrak. Nekez Ari, Garaztarrak, les Gaïteros,
Koldo Amestoy

Avec la participation artistique de Lagunarte et de Garazikus

DEPART 20H30 Devant la MAIRIE

Ouverture officielle de la nuit du patrimoine par Alphonse Idiart, maire de Saint Jean Pied de Port

1. LA MAIRIE

« La maison dite Mansart ; l'esprit d'entreprise et de tolérance » d'après Robert. Poupel

2. PORTE DE France

« Le génie militaire pour la protection de la ville » d'après Robert Poupel et Michel Hourmat
Projection

3. RUE DE LA CITADELLE : MAISON MAYORGA

« Trois grands esprits du XVIème siècle : Juan Huarte de San Juan, Juan de Mayorga, Bernard d'Etchepare »
d'après Jean Baptiste Etcharren et Bernard Duhourcau

4. PRISON DES EVEQUES

« Histoire d'une recherche... »
par Benoit Duvivier. Eusko arkéologia

5- PORTE SAINT-JACQUES

« L'esprit du Pèlerinage » de : André Faurie

(Possibilitè de montée à la citadelle par la petit train)

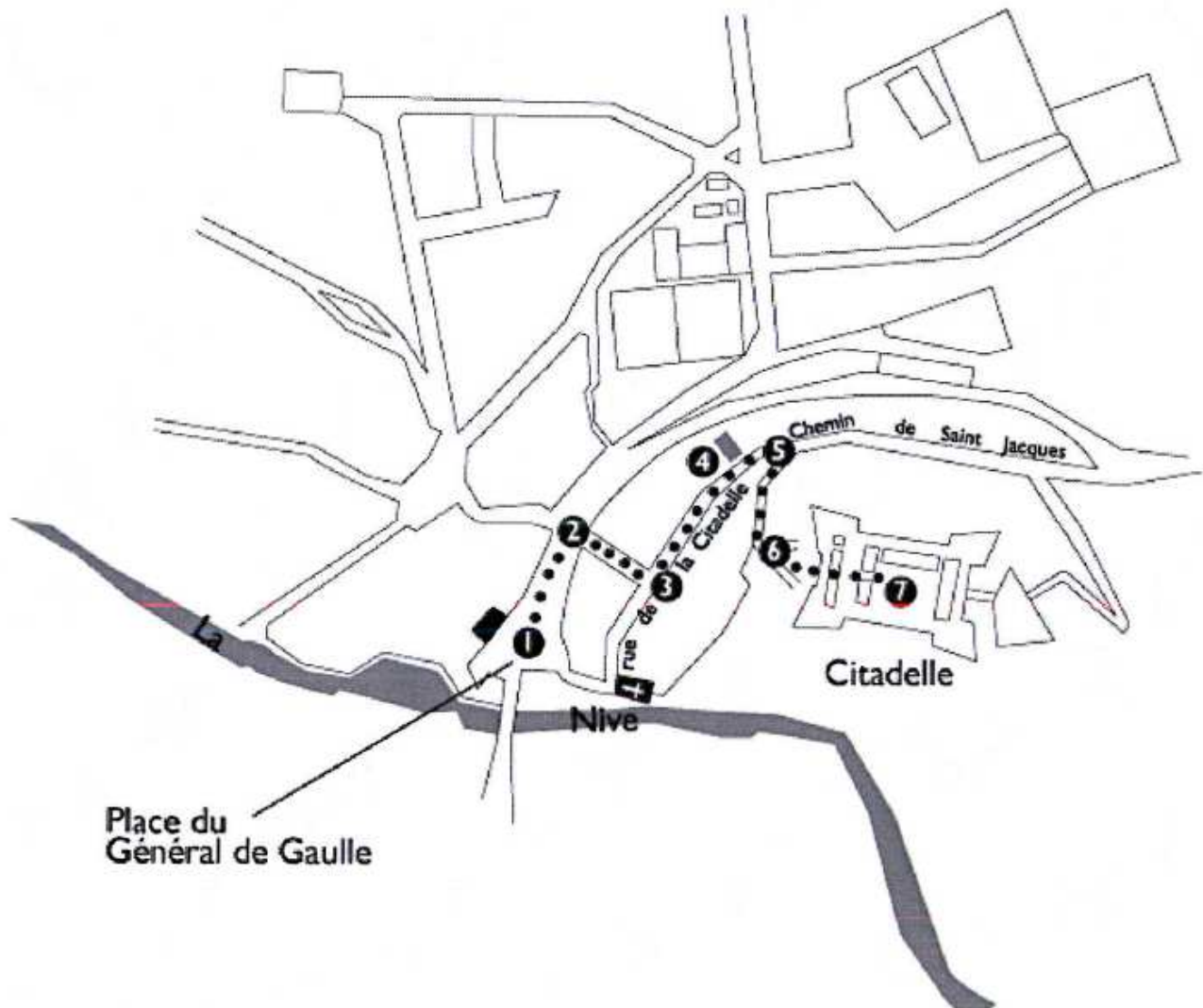
6. PORTE DU ROY

7. FINAL : COUR INTERIEURE DE LA CITADELLE

« La vie quotidienne de la garnison au fil des siècles »
par l'association des Amis de la Vieille Navarre
« La Mémoire retrouvée »



Parcours





L'ESPRIT D'ENTREPRISE ET DE TOLERANCE

D'après Robert POUPEL

La maison dite Mansart:

Hors l'enceinte, servant aujourd'hui d'hôtel de Ville, se trouve un très bel hôtel particulier dit, maison Mansart.

Il s'agit d'un bel hôtel style Louis XIV, à l'harmonieuse façade, au rythme classique, en grès rose, jusqu'au grand toit d'ardoises à la française et aux belles lucarnes. Près des fenêtres à croisées de pierre, deux écussons (du bayonnais Fraisse) remontent à 1939: les armes de Saint Jean et celles de l'Université de Bordeaux. En effet, avant 1939, cette université songeait à ouvrir ici un centre d'études basque et romanes qui ne fut jamais réalisé.

L'étude des archives de la fin du XVIIe siècle fait apparaître, à Saint-Jean-Pied-de-Port, un afflux de Béarnais, qui très vite, monopolisèrent le commerce d'une bonne partie de la Basse Navarre. Plusieurs d'entre eux, apparentés, étaient associés et vivaient dans la maison Argaraya, située rue d'Espagne, et appartenant alors à Melle de Casamaïor, de son vrai nom Françoise de Bordenave, originaire d'Oloron. Dans cette même maison résidaient Abraham de Massetat et David de Fourré, tous deux marchands et originaires de Lagor, ainsi que Raimon de Peiré, d'Oloron, et sa sœur Suzanne, ces deux derniers étant neveu et nièce de Melle de Casamaïor.

Françoise de Bordenave était à la tête d'une société commerciale importante, où étaient associés tous ceux qui vivaient près d'elle. Il s'agissait essentiellement du commerce des laines qui leur conférait une fortune considérable. David de Fourré épousa Suzanne, la nièce de Françoise de Bordenave, qui a hérité de la plus grande partie de la fortune de sa tante.

Les affaires du jeune couple continuèrent de prospérer et c'est ainsi que David de Fourré devint, dès le 5 mars 1693, fermier des trois moulins à eau appartenant à la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Mais c'est en 1707 que David de Fourré donnera une preuve éclatante de la réussite de ses affaires. Le 5 mars 1704 s'étaient donné rendez-vous dans la maison Gastonena d'Anhau, en présence du notaire Jean de Chegaray, David de Fourré, Joannes de Videndo dit Taulo et Joannes d'Iribarne, maître de Garacoetche, ces deux derniers étant des maçons de Baïgorry. L'affaire était d'importance puisqu'il s'agissait d'établir entre les deux parties la charte de maçonnerie concernant la maison que Fourré projetait d'élever à Ugange, sur la place du marché. Par cet acte, les deux maçons s'engageaient à exécuter les ouvrages de maçonnerie contenus au plan et dessins que David de Fourré leur présentait.

Ce plan prévoyait la construction d'un immeuble ayant seize portes de sept pieds de haut sur trois pieds et demi de large, vingt et une croisées de six pieds trois pouces de haut sur quatre pieds deux pouces de large. Sept cheminées étaient prévues dont deux avec des manteaux de pierre. N'oubliant pas qu'il était commerçant, Fourré avait également pensé à l'arceau de la boutique pour lequel il s'engageait à fournir six toises de pierre toute taillée et prête à être posée.



Jusqu'à la Révolution, cette maison fut appelée maison de Fourré, du nom de son constructeur. Mais même dans le courant du XIXe siècle, on employait encore le nom de Fourré-enia.

Devenue mairie de Saint-Jean en 1937, cette construction a été souvent appelée Maison Mansart.

Si cette appellation n'a pour but que de rappeler une des caractéristiques de cet édifice, c'est-à-dire les "mansardes" qui couronnent sa façade, ce nom est valable. Mais si cette dénomination veut laisser entendre, comme certains l'ont dit, que cette maison a été construite par Mansart, l'affabulation est évidente. La date de construction (1704) élimine l'hypothèse qu'elle ait été édifée d'après les plans de l'architecte de Louis XIV, décédé en 1666, soit 41 ans avant que la construction de la maison de Fourré ne soit entreprise. Et son petit-neveu, Jules Hardouin Mansart était bien trop occupé par les travaux de Versailles pour suivre un chantier si lointain.

David de Fourré jouira environ dix ans de sa belle maison. Il meurt entre le 1^{er} et le 18 mai 1717. Son fils puis sa fille Marthe hériteront de sa maison et ses affaires.

Déjà en 1714, la maison de Fourré avait hébergé Elisabeth Farnèse, nouvelle reine d'Espagne, venant de Pau et gagnant Roncevaux et Pampelune où elle devait rencontrer son mari, Philippe V, venu à sa rencontre.

La maison de Fourré sera utilisée au cours du XVIIIe siècle lors des nombreux passages de personnalités. En 1758, elle sera occupée par le comte de Gramont venu présider les Etats de Navarre.

Avec le décès de Marthe de Fourré en 1776, disparaît le dernier membre de cette famille qui depuis 85 ans était établie à Saint-Jean-Pied-de-Port.

L'incertitude plane sur l'appartenance religieuse des membres de cette famille car de nombreux actes de baptêmes, inhumations, mariages catholiques manquent pour beaucoup de ses membres.

Mais le mystère se trouve éclairci par un document bien postérieur, puisqu'il fut établi en 1786. En effet, le 25 octobre 1786, plusieurs notaires de St-Jean se trouvaient réunis devant le notaire royal Borda pour faire établir un acte de notoriété où ils déclaraient avoir bien connu les quatre membres de la famille Fourré et que ceux-ci appartenaient à la religion protestante et avaient été inhumés dans leur maison. Pourquoi un acte aussi tardif ? C'est qu'à la fin de l'année 1786 fut promulgué un édit de tolérance qui accordait un état-civil aux protestants qui en étaient jusqu'alors démunis. Depuis un certain temps, en cette fin du XVIIIe siècle, non seulement les protestants n'étaient plus persécutés mais leur identité spécifique était reconnue. Il n'en reste pas moins vrai que le clergé de Saint-Jean ne devait pas ignorer l'appartenance de cette famille à la religion protestante et avait fait preuve d'une tolérance qui l'honore.

Après plusieurs propriétaires particuliers et un projet d'y installer le siège du District et du Tribunal révolutionnaire concurremment à Saint-Palais en 1791, l'architecte Saint-Vanne (au XXème siècle) assurera l'aménagement pour transformer l'édifice en hôtel de ville.



LE GENIE MILITAIRE POUR LA PROTECTION DE LA VILLE

D'après Robert POUPEL et Michel HOURMAT

Les ingénieurs militaires qui se sont succédés à Saint-Jean-Pied-de-Port ont tous rédigé des rapports sur les défenses et les fortifications de la citadelle et de la ville.

Le plus illustre d'entre eux, Vauban, donne ainsi son avis en 1685:

"La ville est composée de quelques 115 maisons et de 28 à 30 places où il y en a ou il y en a eu. Elle a été autrefois assez bien fermée de murailles. Il y en a même une bonne partie d'assez bonnes qui subsistent encore et toutes les portes qui paraissent fort anciennes et de même temps".

Mais les considérations de Vauban ne furent guère d'effet immédiat et au XVIIIe siècle, de nombreux projets tant pour achever de mettre la Citadelle en état de défense que pour fortifier la ville, virent le jour.

En 1718, le projet de Salmon préconise qu'il faudrait "commencer l'enceinte du quartier de Saint Michel (rue d'Espagne) et faire ensuite celle du quartier Sainte Marie ou rue de la Citadelle (les quais le long de la rivière étant à faire en dernier lieu. Ensuite seraient édifiés les dehors (demi-lunes et chemin couvert)".

En 1725, l'ingénieur Damoiseau établit ses observations sur les fortifications de Saint Jean-Pied-de-Port : "Il n'est pas question de fortifier cette ville que pour y faire un entrepôt de vivres et se parer d'un coup de main ; il est seulement nécessaire d'en faire l'enceinte plus grande pour renfermer les moulins et l'église paroissiale et flanquer cette enceinte par des bastions de 10 toises de flancs et 20 toises de face... alors l'ennemi connaissant que cette ville pourra soutenir quelques jours de siège, il se gardera de perdre son temps et prendra le parti d'attaquer la Citadelle".

Mais en 1753, l'officier du Génie Canut indique dans son mémoire instructif concernant la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port et sa citadelle, "que la partie de la ville depuis la Nive jusqu'au pied de la rampe de la citadelle est fermée d'une vieille enceinte sans flanc : ce mur n'est pas terrassé et il n'y a pas de rempart, le chemin de ronde est pris sur l'épaisseur du mur. Il y a quatre portes d'entrée à cette partie qui ne peuvent se fermer, les portes de charpente étant pourries : le quartier au-delà de la Nive est ouvert".

Si le mémoire de 1753 constitue un précieux document pour l'histoire de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port au XVIIIe siècle, celui de 1773 permet de retracer l'évolution de ses fortifications. Rappelant l'importance de la position de St-Jean-Pied-de-Port, au débouché de Roncevaux, l'auteur du mémoire exprime l'opinion que "si cette place était mise dans un état respectable et capable de contenir une garnison nombreuse, il serait obligé d'en faire le siège et d'y employer un temps qui donnerait celui de rassembler des troupes et de marcher sur lui pour s'opposer à ses entreprises".



Il décrit de plus que la Ville de St-Jean-Pied-de-Port est divisée en deux quartiers : "le premier, appelé Sainte-Marie, situé sur la rive droite de la Nive, au pied de la Citadelle où l'on communique par une rampe fort raide. Cette partie est entourée d'un mur d'enceinte, non terrassé ; il est aisé à détruire fort vite par le canon, attendu qu'il est vu jusqu'au pied. Le second, appelé Saint-Michel, sur la rive gauche. Il y a là de mauvais retranchements construits en 1719.

Des ouvrages sont donc proposés pour faire de Saint-Jean-Pied-de-Port, une place respectable : une enceinte à bastions enfermerait les quartiers de Sainte-Marie, de Saint-Michel et partie du faubourg du Gange (sic), avec deux demi-lunes pour couvrir les portes".

A la veille de la Révolution (1788), la situation ne s'était pas améliorée "le vieux mur d'enceinte non terrassé est couronné d'un autre petit mur crénelé, derrière lequel règne un chemin de rondes fort étroit. Cette enceinte est assez bien conservée à l'exception de la partie crénelée que les habitants ont fort dégradée en fréquentant le chemin de rondes : on a obvié, quoiqu'un peu tard à cet inconvénient, en coupant la communication par quatre petites traverses en maçonnerie. Les quatre portes sont en mauvais état.

Le faubourg Saint-Michel devait être fermé par une enceinte de tours bastionnées et la porte d'Espagne est dans un état de ruine".

Si les bons rapports avec l'Espagne expliquaient le peu d'améliorations apportées à la place de la Basse Navarre, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, la dégradation de ces mêmes rapports en 1792 replaçait la ville frontalière au centre des préoccupations du Génie.

Pendant les années de guerre avec l'Espagne (1793-1795), la place fut mise dans le meilleur état de défense possible et on fit à son enceinte les réparations nécessaires.

TROIS GRANDS ESPRITS DU XVIIE SIECLE

D'après Jean-Baptiste ETCHARREN et Bernard DUHOURCAU

Juan Huarte de San Juan, Juan de Mayorga, Bernard d'Etchepare :

A deux pas de Saint-Jean-Pied-de-Port, la paroisse de Saint Michel garde le souvenir d'un homme que les basquistes considèrent comme un précurseur, Bernard d'Etchepare, curé du village. En 1545, il publie le premier livre où on peut lire la langue basque : *Linguae vasconum primitiae*, un recueil de poèmes profanes et religieux. C'est la première œuvre écrite en euskara, idiome qui jusqu'alors n'avait traversé les âges qu'oralement.

Malgré l'abandon de la Basse Navarre par Charles Quint en 1530, les liens culturels avec l'ancienne mère-patrie subsisteront encore longtemps. L'Espagne étant à cette époque une nation puissante, certaines familles bourgeoises de Saint-Jean-Pied-de-Port émigreront jusqu'en Andalousie. C'est le cas de la famille de Juan de Huarte.



Né en 1529 à Uhart Cize, alors quartier de Saint-Jean-Pied-de-Port. Juan Huarte de San Juan émigre avec ses parents après 1530 et s'établit à Baeza (Andalousie) où il suivra des études philosophiques et médicales. C'était un esprit solide et hardi en même temps. Il acquit de la réputation en exerçant la médecine à Madrid, mais c'est la publication à Pampelune, en 1575, de son ouvrage "*l'Examen des Esprits propres aux sciences*" (*Examen de Ingenios para las Ciencias*) qui lui attira une renommée durable. *l'Examen des Esprits* verra le jour pour la première fois à Lyon, centre important de l'imprimerie française. Même si le tirage à chaque fois est assez restreint, monnaie courante à l'époque, les éditions se succéderont dans des délais rapprochés, tellement l'accueil est favorable parmi le public lettré de France.

Parallèlement à ces éditions françaises, l'original espagnol se trouve, à partir de 1581, reproduit à Anvers, Amsterdam, Leyde, loin du rayon d'action de l'Inquisition Espagnole qui, à cette date, a ordonné le remaniement de l'ouvrage. Au XVIIe siècle, *l'Examen des Esprits* est souvent inscrit au catalogue des livres indispensables dans toute bibliothèque d'honnête homme. Plus d'un historien de la médecine, comme le béarnais Théophile Bordeu au début du XIXe siècle, a pensé que *l'Examen des Esprits* était à la source même de l'Esprit des Lois de Montesquieu, publié en 1748. N'appliquait-il pas aux nations une typologie, de même que Huarte, pour sa part, en avait établi une pour les individus et les professions. La théorie des climats et de leur influence était déjà dans Huarte deux siècles avant Montesquieu n'en fit une application plus ample. Mais comment prouver que Montesquieu avait bien lu Huarte ?

L'Examen des Esprits fait partie de la bibliothèque du château de la Brède, résidence de Montesquieu. De plus, dans ses "*Pensées*", liasses de feuilles où il inscrivait tout ce qui lui passait par la tête afin de l'utiliser plus tard pour quelque ouvrage, il cite à deux reprises au moins le nom de Huarte. Il serait aussi très instructif d'établir un parallèle entre certains paragraphes de Huarte et de Montesquieu.

Mais l'intérêt majeur du livre de Juan de Huarte reste la matière même qui est traitée : "les aptitudes à l'étude des sciences". Sciences est pris à cette époque dans un sens très large de connaissance d'une discipline quelconque, alors qu'actuellement, il paraît limité à une partie du savoir et s'oppose au terme de "lettres". La tâche à laquelle l'auteur se consacre est très ambitieuse, elle se propose de comprendre le fonctionnement de l'esprit et de l'intelligence ; étudier les moyens d'améliorer ce fonctionnement et l'adapter à la fonction de chacun dans la société, et même au niveau de l'enfant, adapter l'éducation pour améliorer son "rendement" intellectuel.

Juan de Huarte a donc été un précurseur dans le domaine de la psychologie.

Enfin, rue de la Citadelle, maison Arkansola, naît en 1531 Jean de Mayorga. Il part faire ses études à l'école des Beaux-arts de Saragosse. Le courant intellectuel et artistique du Siècle d'Or espagnol devait



l'attirer vers cette école qui en fit un peintre délicat et talentueux. Tout en peignant longuement des sujets religieux, il devait certainement méditer sur le sens de la vie et sur l'orientation à donner à la sienne. En effet, vers ses trente-cinq ans il se fait jésuite.

En compagnie du Père Azevedo et de quarante membres de la Compagnie de Jésus il part pour le Brésil. Au large des Canaries un marin de Dieppe, Jacques de Sourie (ou Soria en castillan), calviniste et quelque peu corsaire, s'empare de leur navire. Tous les passagers périssent massacrés. Sainte Thérèse d'Avila, dans une de ses visions, assiste à ce martyre : un de ses neveux se trouve à bord du bâtiment... En 1854, le pape Pie IX proclame Bienheureux Jean de Mayorga comme toutes les autres victimes. Une petite croix blanche sur l'encorbellement de sa petite maison natale rappelle le souvenir du martyr.

Vitrail de la chapelle du collège Mayorga
par Jean Lesquibe, 1961



« LA PRISON DES EVEQUES » : HISTOIRE D'UNE RECHERCHE

Par Benoît Duvivier, association Eusko Arkeologia

L'ensemble architectural dit « Prison des Evêques » est un des lieux les plus fréquentés de la ville. Sa dénomination, d'origine récente, résulte d'un collage historique, mêlant un fait médiéval (la présence à Saint-Jean-Pied-de-Port d'évêques durant le grand Schisme d'Occident entre la fin du XIVe siècle et le début du XVe siècle) et une réalité historique moderne (utilisation comme prison aux XVIIIe, XIXe et XXe siècles). Elle témoigne surtout de l'absence d'une véritable étude jusqu'en 1997.

A cette date, des recherches architecturales ont été entreprises (relevé des plans et des élévations) qui ont mis en évidence 2 bâtiments principaux :

L'un a été construit à l'emplacement de l'actuel jardin de la « maison Laborde » voisine de la Prison des Evêques. Il n'en subsiste qu'un élément de mur avec plusieurs ouvertures dont une porte partiellement enfouie.

L'autre est la Prison des Evêques.

Celle-ci est formée de deux parties principales : Coté remparts de la ville, un ensemble médiéval comprenant au rez-de-chaussée, une grande salle voûtée et, au premier étage, une grande salle dont une des parois comportait une série d'arcades supportées par des colonnes. Cet ensemble est adossé au mur médiéval situé dans le jardin de la maison Laborde » et donc chronologiquement plus tardif. Côté rue de la Citadelle, un ensemble postérieur au Moyen-âge et modifié aux XVIIe-XVIIIe siècles.

Un programme de recherches archéologiques ont été lancés en 1998-1999 dans le jardin de la Maison Laborde » et dans la salle voûtée de la Prison des Evêques. Des sondages profonds (3,5 m) ont permis de retrouver le sol d'origine d'un grand bâtiment et de l'escalier qui y menait. Des traces d'incendies ont été relevées, et des restes de poutres calcinées ont permis d'effectuer une datation située entre 1268 et 1288.

D'autres sondages ont été réalisés dans la partie supérieure du jardin près de la rue qui ont révélé la présence d'une autre porte et d'un mur médiéval dans le prolongement du bâtiment situé en contrebas.

Ces recherches, forcément limitées en raison de l'ampleur de la tâche, ont mis en évidence la présence d'un grand bâtiment, aujourd'hui enfoui sous plusieurs mètres de remblais mais qui laisse entrevoir un important potentiel archéologique.

D'autres sondages ont été réalisés dans la salle voûtée de la « Prison des Evêques » pour essayer de déceler la fonction exacte de cet édifice. Il a été mis en évidence les fondations accolées au mur médiéval du jardin, et différents niveaux correspondant aux phases de constructions des bâtiments ; l'espace occupé par la « Prison » était probablement libre (rue ?) à une période du Moyen Age.

Une niche a été dégagée mettant en évidence une fonction liée à la présence d'une eau courante (évier, fontaine ?) en raison de la découverte d'une ancienne canalisation en pierre.

Un important « contrefort » dallé au pied du mur pose beaucoup d'interrogations et, dans l'état actuel des recherches, il est impossible d'apporter une réponse scientifique, aux questions qui se posent sur la fonction précise de cette magnifique salle voûtée.



L'ESPRIT DU PELERINAGE

De André FAURIE, association des pèlerins de St Jacques

Dialogue entre Guilhem, pèlerin du Moyen Age, et Philippe, pèlerin actuel.



- Guilhem : Bonjour ami pèlerin

- Philippe : Bonjour

G : Comment vous nomme-t-on ?

P : Je m'appelle Philippe et je suis parti de Courtrai dans les Flandres.

G : Je vous ai aperçu de loin et je vous suis depuis un moment. Moi, c'est Guilhem de la maison Etchartia à Beraute en Navarre

P : Si cela te convient ami Guilhem nous pouvons faire ce bout de chemin ensemble. Toutefois j'ai mon propre rythme sur ce chemin et je ne me sens jamais seul parce que des millions de gens l'ont emprunté avant moi.

G : J'ai quitté mon village dans l'octave suivant Pentecôte de l'an de grâce 1320. Je marche donc depuis peu... mais dites-moi messire Philippe qui vous a poussé à tout quitter pour vous mettre en route vers Mgr Saint Jacques en

Galice.

P : J'ai lu "Les étoiles de Compostelle" d'Henri Vincenot et il a fallu que je parte. Depuis je marche tout le temps dans ma tête. Pourtant le pèlerinage doit redescendre aux pieds avant de monter à la tête. Mais ce qui change le plus c'est la notion de temps. Partir sans mesurer le temps, c'est se livrer complètement à l'expérience que l'on est en train de vivre.

On découvre le chemin parcouru seulement une fois qu'il est accompli.

G : Vous avez raison messire Philippe. Rappelez-vous "quitte ton pays et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai". "Quitte" c'est le maître mot de la Bible. Pour moi c'est donc un acte de foi au nom du Christ, j'ai renoncé provisoirement au monde comme beaucoup de mes frères. J'ai quitté les miens pour un voyage qui pourra être sans retour. Avant de recevoir le saufconduit de mon curé, j'ai rédigé mon testament car de nos jours les chemins sont dangereux. Avant mon départ, mon curé a béni ma coquille, mon bourdon ou bâton de pèlerin et ma besace. J'avais revêtu ma longue pèlerine et mon chapeau à larges bords et pris mon chapelet de foi. A mon retour, si Dieu le veut je conférerai le tout en exvoto au sanctuaire près de chez moi.

P : C'est quand même moins compliqué à notre époque avec mon équipement de randonneur, j'ai reçu une credential sur laquelle on appose un cachet à chaque étape. Un certain confort préside à chaque refuge.

G : Que de différence avec les siècles passés De mon côté, je me sens plus apte à la charité, j'ai découvert la pauvreté en partageant la vie des sans abri, des exclus mais sachez messire Philippe, bien que pauvres, personne ne songe à se dérober au devoir d'hospitalité ; chacun pouvant assurer l'hébergement des pèlerins dans sa propre maison, selon le précepte de l'Évangile. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; car j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli; j'étais malade et vous m'avez visité...". Vous voyez messire Philippe à notre époque le

sauf-conduit de notre curé, nous garanti le passage jusqu'à Compostelle pendant 40 jours du Pays Basque à Saint-Jacques en Galice et retour. C'est déjà mieux que ceux accordés par l'ancien for de Navarre qui n'étaient que de 30 jours.

P : Dans nos temps dit modernes les pèlerins partent encore avec une dévotion à Saint Jacques. Dévotion venue d'où ? Difficile de le savoir. Petit-fils réalisant le vœu d'une grand-mère, maman d'un jeune autiste, parent d'un jeune adulte disparu brutalement, d'autres partent pour la rencontre d'inconnus ou tout simplement par esprit d'imitation. Mais rappelles-toi ami Guilhem quelle que soit la motivation du départ, cette marche devient une forme de prière "le camino est un chemin intérieur plus spirituel de nos jours que religieux. Le paradoxe tient à ce que Compostelle commence au retour. La fin est un début. On n'est pas pèlerins tout seul, on l'est au milieu des autres".

G : De notre temps croyez bien messire Philippe que Mgr Saint Jacques plus que tous les autres saints accompagne les pèlerins dans leur pèlerinage de vie humaine, puis à l'heure de la mort les guide vers l'au-delà. Mgr Saint Jacques nous aide en fonction des problèmes auxquels mes frères sont confrontés : mort, maladie, pauvreté, souffrance ainsi que leurs rapports entre eux.

P : La complainte "Ultreïa" du pèlerin toujours au-delà résume la philosophie et la transcendance du pèlerinage et résonne comme un appel le long de la route.

G : Attaquons donc courageusement cette dure étape de Roncevaux. Après nos dévotions à Saint Jacques à notre arrivée à Compostelle comme le veut la tradition, nous présenterons des graines dans nos mains aux pigeons, s'ils viennent picorer dans nos mains ce sera signe de bonne augure et l'indice que notre dévotion et le pèlerinage ont été agréés par Mgr Saint Jacques.

P : Au terme de ce pèlerinage, comme tous les anciens pèlerins par delà les siècles, nous garderons un langage commun, une compréhension profonde de l'autre. Nous serons en mesure de comprendre ce qu'est l'étranger, la perte de son statut social, références humaines et ce faisant nous prendrons conscience de nos propres limites en apprenant parfois à les dépasser.

G : Messire Philippe sais-tu ce que disent nos frères souletins ? : "du silence jaillit un désir de marcher. Quitter son seuil pour grandir et aimer. Faire des chemins comme le feu d'étincelles".

P : A leur tour nos bons moines de Bellocq nous encouragent ainsi : "marche, tu as rendez-vous où ? Avec qui ? Tu ne le sais pas encore... avec toi peut-être ? Marche, ta tête ne sait pas où tes pieds conduisent ton cœur".

G : Mes frères souletins te répondent ainsi : "parce que l'esprit est feu il réchauffe nos âmes, parce qu'il est souffle il est chant de vie qui nous éclaire comme le rayon qui porte la lumière et nous emporte vers Saint-Jacques en Galice et la sublime contemplation".





La vie quotidienne d'une ville et de sa garnison au fil des siècles

Par l'association des Amis de la Vieille Navarre

Depuis au moins la fin du XII^e siècle, Saint-Jean-Pied-de-Port est une ville de garnison. En effet, une forteresse des rois de Navarre s'élevait à l'emplacement de la citadelle actuelle. Le château médiéval était constitué d'une tour principale et d'au moins deux tours annexes dont une appelait "de Çaro" et une autre située au dessus de la porte, une chapelle, un "*palacio*" (corps de logis distinct des tours) servant à l'occasion de logement aux visiteurs royaux et prestigieux qui y séjournèrent régulièrement, des étables, une citerne, un cellier, un four.

Les nombreux séjours de la cour royale navarraise, des ambassades, des messagers, les travaux d'entretien et d'armement du château entraînent une grande activité dans la ville et l'installation de nombreuses hôtelleries et échoppes d'artisans.

De la même façon, la construction de la citadelle et la présence militaire font de Saint-Jean-Pied-de-Port une ville active et dynamique durant les siècles suivants.

En 1685, lorsque Vauban fait son rapport sur les défenses de Saint-Jean-Pied-de-Port, la citadelle existe déjà et le plus célèbre des ingénieurs militaires la décrit ainsi : dans la vaste cour centrale s'élève le donjon du château des rois de Navarre, des casernes ferment les côtés nord et est de l'esplanade, vers le sud, le rempart est dégagé pour que l'artillerie puisse atteindre sans risque la vallée de Saint Michel et la route des ports de Cize.

Les projets de Vauban puis de ses successeurs vont achever de donner à la citadelle son aspect actuel. Tout à fait à l'est, la bâtisse, dont la façade est ornée de grandes arcatures et les fenêtres en mansardes portant des frontons en triangle ou en arc de cercle, constituait, l'arsenal, abritant les munitions. Un immense four se trouvait au bout de cet arsenal ; au sud. Il pouvait cuire jusqu'à 80 rations par journée. A droite de l'entrée royale, à l'ouest, il y avait le logement des officiers, à gauche la chapelle, qui fut transformée en écuries sous la Révolution.

Dans la première cour, devant l'entrée royale, le puits a une profondeur de 120 pieds (environ 40 mètres). En face, deux bâtiments sont symétriques ; le premier, à gauche, était dit logis du gouverneur, le second, à droite, logis du major.

Sous l'impulsion de Vauban, la capacité des casernes est portée à 300 ou 400 hommes et 1000 en cas de siège. Mais le confort des hommes n'était pas une préoccupation car des documents indiquent qu'il y avait parfois trois soldats par lit !

Pendant les guerres de la Révolution puis de l'Empire contre l'Espagne, la citadelle devint le centre d'un vaste et important camp retranché comprenant une douzaine d'ouvrages importants, qui couvrait l'ensemble de la vallée et rassemblait près de 2000 hommes. Ce camp retranché constitua, en avant de Bayonne et au pied du col de Roncevaux, la base avancée de l'armée d'Espagne" et joua un rôle important comme pivot des opérations tant offensives que défensives.



A la fin du XVIII^e siècle, c'est à partir de cette position militaire que s'ordonneront toutes les expéditions contre l'Espagne au cours desquelles s'illustreront les volontaires, puis les dix compagnies de chasseurs basques sous le commandement du futur maréchal Harispe.

La citadelle, à elle seule, abritait au XVIII^e siècle, une garnison de 550 hommes, dont 15 officiers, placée aux ordres d'un "Lieutenant du Roy", armée de piques, fusils et carabines ainsi que d'une vingtaine de canons. Ses abris et passages souterrains, son arsenal, ses magasins à poudre et à vivres, sa boulangerie, sa citerne et son puits de 40 mètres de profondeur lui conféraient une autonomie dépassant cent jours, sont bien supérieure au mois prescrit par les instructions toujours en vigueur de Vauban.

Au XIX^e siècle, les installations sont complétées par la prison dite "des Evêques" où les soldats indisciplinés étaient enfermés, et l'infirmerie du haut de la rue de la Citadelle pour les blessés.

Saint-Jean-Pied-de-Port étant ville de garnison, la vie y est donc rythmée par les exercices, l'arrivée des convois et les tâches quotidiennes. Dans la ville haute, chevaux et hommes d'armes grimpent la pente raide qui mène aux casernements. Sur la rive gauche de la Nive, le faubourg d'Espagne bruit de l'animation des échoppes. En 1753, on dénombre 64 maîtres artisans et 36 compagnons appartenant à tous les corps de métiers, dont beaucoup vivent des commandes militaires : selliers, ferronniers, barbiers, chirurgiens, tonneliers, maréchaux-ferrants, bouchers, boulangers, menuisiers, boutonnières, tisserands, cordonniers, maçons, charpentiers...

Divers détachements des régiments de Bayonne occupèrent les bâtiments de la citadelle jusqu'à l'époque de la première guerre mondiale. La citadelle termine sa carrière militaire en 1814 à la fin de la guerre contre les troupes anglo-hispano-portugaises. Cependant, pendant la guerre 1914-1918 des prisonniers allemands et des disciplinaires français y furent enfermés. La troupe occupa les lieux jusqu'en 1923.

Durant la deuxième guerre mondiale et l'occupation allemande, la citadelle fut réquisitionnée par l'armée allemande et le peintre Ramiro Arrue, entre autres, y fut enfermé.

Au début du XX^e siècle, Saint-Jean-Pied-de-Port était alors la seule ville de garnison du Pays Basque, excepté Bayonne. C'était un détachement du 49^e RI de Bayonne ou du 18^e de Pau qui occupait la Citadelle. Un témoin de cette époque, Martin Goyenetche, raconte : "Cela donnait une belle et fructueuse animation à notre cité. Souvent et surtout le matin les soldats la traversaient, le fusil sur l'épaule, clairons et tambours en tête, se rendant aux environs pour des exercices en campagne. Ils empruntaient fréquemment la route de Saint-Michel pour rejoindre le champ de tir", imités par les petits garçons admiratifs.

"En fin d'après-midi les soldats déambulaient dans les rues en tenue de sortie ; tunique ou capote bleu foncé, pantalon rouge et coiffes du képi. Les officiers se rendaient dans les cafés". C'est certainement à ces occasions que des rencontres se passaient, des amitiés et des amours se nouaient entre ces soldats et ces officiers venus de toute la France et les Saint-Jeannais et Saint-Jeannaises, entraînant un riche et beau brassage.





REMERCIEMENTS

La Nuit du Patrimoine
est co-organisée
par la ville de Saint Jean-Pied-de-Port
et l'association Renaissance des Cités d'Europe

avec le soutien

du Ministère de la Culture, Direction Régional des Affaires Culturelles
du Conseil Régional d'Aquitaine
du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques

le concours

de l'association des Amis de la Vieille Navarre
de l'association Garazikus
de l'association des Chemins de St Jacques des Pyrénées Atlantiques
des services techniques de la ville

Le savoir et le savoir faire

de Amaïa Legaz
du Docteur Lucien Hurmic
du Docteur Bertrand Saint-Macary
de André Faurie
de Jean Baptiste Etcharren
de Benoît Duvivier
de Bernard Duhourcau
de Robert Poupel
de Michel Hourmat
de Philippe Mayté

le talent

de la compagnie Lagunarte
de Koldo Amestoy
de la banda Donibandarrak
de la chorale Nekez Ari
des Gaïteros
de Garaztarrak
de Isabelle Henry
de Aldudarrak bidéo
de Pascal Indo

enfin un grand merci

à l'ensemble des lecteurs et artistes qui participent à la réussite de cette manifestation
à tous les habitants de Saint-Jean-Pied-de-Port pour leur accueil, leur compréhension, leur aide
à tous ceux qui œuvrent pour la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine de Saint-Jean-Pied-de-Port
et ont participé activement à l'organisation de cette manifestation.